

## Les chemins de l'ailleurs

Philippe Aquin, *La route de Bulawayo*, Montréal, Hurtubise HMH, 2002, 272 p., 24,95 \$.

Louis Gauthier, *Voyage au Portugal avec un Allemand*, Montréal, Fides, 2002, 184 p., 19,95 \$.

Hélène Vachon, *La tête ailleurs*, Montréal, Québec Amérique, 2002, 240 p., 22,95 \$.

André Brochu

---

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2002). Compte rendu de [Les chemins de l'ailleurs / Philippe Aquin, *La route de Bulawayo*, Montréal, Hurtubise HMH, 2002, 272 p., 24,95 \$. / Louis Gauthier, *Voyage au Portugal avec un Allemand*, Montréal, Fides, 2002, 184 p., 19,95 \$. / Hélène Vachon, *La tête ailleurs*, Montréal, Québec Amérique, 2002, 240 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 17–18.

# Les chemins de l'ailleurs

*Il y a l'ailleurs qu'on explore, celui qu'on visite et celui qu'on imagine.  
Qu'importe ? Pourvu qu'on soit loin, très loin (de soi ?).*

R O M A N | A N D R É B R O C H U

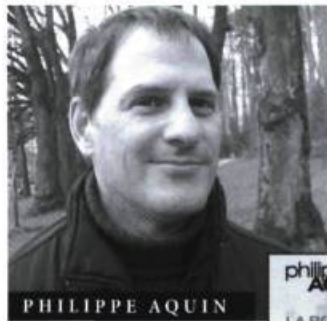
IL EST BIEN CONNU QUE LA VIE, CETTE FARCE, ne livre pas ses secrets aux humains, du moins pas dans le cadre rassurant et trompeur de tous les jours. On peut espérer faire quelque progrès en se dépaysant. Le monde, sous des dehors étranges, laissera peut-être deviner un pan de son mystère...

## ERRANCE ET VÉRITÉ

Le premier roman de Philippe Aquin n'a rien d'un beau roman. Pas de sentimentalité jaillissante, de rhétorique, d'images astucieuses, de style onctueux. Mais aussi, pas de clichés. On est partout, constamment, dans « la vérité, l'âpre vérité » comme dirait Stendhal, citant Danton. Et, certes, du travail d'écriture, il y en a. Je cite quelques exemples : « Moisis de fatigues, huileux, assoiffés [...] » (p. 135) ; « [...] le feu qui se ravive doucement d'une flamme bleue. Une toute petite flamme, essoufflée, malicieuse » (p. 237) ; « [...] voilà qu'on moisit dans la moiteur, qu'on surit dans nos chemises » (p. 240). Ces images, si près du corps (qui est moisissure) ou du souffle, me ravissent. Elles ne cachent rien de la misère de vivre, et en même temps elles lui donnent un petit air fou de bonheur. Il y a du bonheur, à exister sans mensonge.

Le grand explorateur Livingstone, au XIX<sup>e</sup> siècle, avait parcouru les fleuves et les brousses que traversent Philippe (oui, comme l'auteur) et son copain Nours, en quête d'îles ne savent trop quoi. Des extraits du récit de Livingstone sont abondamment cités en contrepoint de la présente relation de voyage, rédigée autour de l'an 2000. Le récit de Livingstone avait une dimension documentaire importante, puisqu'il était le premier à révéler une terre inconnue.

Le texte de Philippe déconstruit implicitement ce récit positif, récuse toute forme de romantisme et d'humanisme, se rapproche plutôt de l'apocalypse célinienne, en tout cas d'un naturalisme rigoureux. Les hommes sont fréquemment comparés à des animaux — la petite société de Johannesburg est une « faune », elle « regorge d'espèces non répertoriées dans les livres illustrés de John James Audubon et de Charles Linné » (p. 33) ; le docteur Bandwit a « l'œil sans éclat d'un reptile repu et somnolent » (p. 183), etc. Le copain Nours, atteint d'une infection vénérienne, descend encore d'un degré dans la métaphorisation et se transforme en paysage végétal, « grosse courge



PHILIPPE AQUIN

molle », « fraises pustuleuses » (p. 166) puis « fruits mûrs gorgés de pépins secs » (p. 170). Où est l'humain ?

Il est dans le plan auquel les deux « paumés » se réfèrent sans cesse et qui donne, en principe, tout son sens à leur expédition à travers l'Afrique du Sud et le Zimbabwe (ex-Rhodésie). Ce plan s'appelle aussi projet, puis plan de projet, puis organisation, planification et dossier de projet, avec grille de responsabilités, livrables confirmés (*sic*) et maître d'œuvre. Une sorte d'hystérie boursouffle l'imagination toute formelle du plan sans que jamais sa nature soit précisée, ce qui laisse le champ libre à l'errance et à un réalisme essentiellement dépressif. Inutile de dire que, contrairement aux aventures de Livingstone, celles de nos compères ne font pas le poids. Ils sont au mieux les témoins impuissants de l'horreur au quotidien — viols, meurtres sordides. Mais le roman s'enrichit des récits de personnes rencontrées en chemin, notamment la fascinante pharmacienne de Bulawayo, Kombolwe Mashiloane. À travers eux, le narrateur nous introduit tout de même dans une humanité très différente de la nôtre, et vue par le petit bout de la lorgnette, contrairement aux usages ethnologiques. Elle nous montre une Afrique investie par la modernité et pourtant restée proche de traditions millénaires, teintée de magie et menacée de barbarie, tout cela tricoté à en rendre la raison malade et le témoin occidental, schizophrène. « Il y a aucun rapport entre notre plan et la réalité du projet » (p. 254), finissent par convenir les deux voyageurs. La route de Bulawayo aboutit à l'échec total. Et pourtant, le narrateur envisage de mettre sur pied « un nouveau projet » (p. 262).

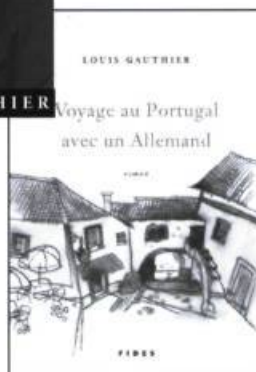
Les hommes ne cessent, même en Afrique, d'imaginer Godot.

## LE PORTUGAL D'UN NON-TOURISTE

Dans *Voyage au Portugal avec un Allemand*, écrit voilà plus de vingt ans (et sans doute retouché depuis), Louis Gauthier rivalise d'asthénie et de haine de soi morbide avec les grands chantres de l'existence, le Sartre de *La nausée* comme le Saint-Denis Garneau du « Mauvais pauvre ». Ce roman est un journal, et son auteur y fait entendre la voix du désespoir le plus tenace. La vie n'a pas de sens, module-t-il sur tous les tons. De la part d'un admirable humoriste, jovialiste à ses heures, on ne s'attend guère à cet anti-journal de voyage qui ne cesse de remettre en question, avec une matité d'expression voulue, la pertinence du déplacement en pays étranger et, par delà, de la vie tout court.



LOUIS GAUTHIER



Mais il y a une peine d'amour là-dedans, et le narrateur fait figure d'enfant chassé de l'Éden et en fuite vers une Inde inaccessible, dont la quête passe par des pays plus familiers (à commencer par l'Irlande, objet d'un précédent récit). L'angoisse, la « Chose » innommable, l'ombre de la mort font constamment assaut. Heureusement un autre touriste, Frantz, peintre qui ne peint plus et que le narrateur a d'abord pris pour un prêtre, tient compagnie pendant quelque temps au farouche solitaire. Mais Frantz s'avère être de la même trempe que le narrateur : un raté, avec quinze ans d'avance dans l'existence. Ils se séparent. Le Portugal, l'Espagne auront été les écrans d'un voyage intérieur, qui mène de la nostalgie d'Angèle, amour absolu et à jamais perdu, à la décevante recherche d'un angélisme impossible. La vie est mourante, comme on dit, et le récit, non soutenu par un projet proprement romanesque, l'est tout autant. Mais l'écriture, dans les coins, est superbe.

## L'AILLEURS MOINS LE VOYAGE

Pas de voyage à proprement parler dans *La tête ailleurs*, d'Hélène Vachon, où l'ailleurs est avant tout une façon de s'absenter des usages narratifs et représentatifs. Par exemple, un narrateur-auteur, masculin (tel est le cas, du moins, à la page 19), à la fois particulier et omniscient, fait sentir ça et là sa présence sans qu'on saisisse bien sa raison d'être — sinon celle d'aller contre les règles de la narration établie. Et les personnages, dessinés avec précision, semblent atteints eux aussi de superfluité. Alison, au centre du récit, n'est pas la « préférée [de l'auteur-narrateur], c'est seulement celle dont [il a] le plus parlé » (p. 235). Hélène Vachon s'attache beaucoup plus à définir ses personnages, voire à les juger (avec une supérieure ironie), qu'à les jeter dans une histoire.



HÉLÈNE VACHON




Certes, ils peuvent essayer quelque mauvais coup du sort — c'est ainsi qu'Alison se retrouve à l'hôpital, victime d'un malfrat, pour être venue en aide à une personne en difficulté —, mais c'est un pur prétexte à spéculations sur de beaux thèmes humanistes ou de menues futilités psychologiques. « Mes plus grands émois, songe Alison, me viennent dans une solitude absolue, bien souvent à propos des choses les plus anodines. » (p. 127) Bref, le récit, qui présente souvent de grandes qualités d'écriture, mais aussi de menues fautes de style (« je suis malheureusement affublée [c'est-à-dire vêtue !] d'un voisin bruyant... » p. 67), tombe dans le maniérisme, et la constante intellectualisation du moindre détail empêche

l'élaboration d'une histoire convaincante. Les personnages, certes, nouent et dénouent des relations, mais la logique de ces figures reste abstraite et imposée par la providence narrative.

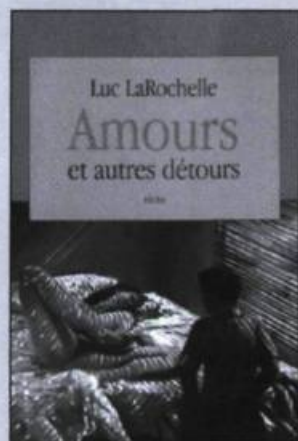
L'« ailleurs », c'est peut-être surtout la patrie symbolique de ces personnages dont les noms sont presque tous anglophones et qui vivent on ne sait où, en dehors des habituels problèmes collectifs. La problématique du pays est évidemment évacuée. Ah ! l'universalisme ! « Combattre le lieu commun » (p. 39) au profit des « symboles » (p. 220) : telle semble être la recette d'un livre aussi fascinant qu'irritant.

L'auteur, qui a beaucoup écrit et avec succès pour les jeunes, semble avoir gardé inconsciemment, à l'égard de son public adulte, une attitude de supériorité, comme si elle s'adressait toujours à quelqu'un qu'il faut former ou guider. Elle devra trouver le moyen d'utiliser à meilleur escient ses dons d'observation et sa remarquable intelligence du réel.

 Triptyque

25 ANS

www.generation.net/tripty  
Tél. et téléc.: (514) 597-1666



LUC LA ROCHELLE  
**Amours et autres détours**  
récits, 121 p., 17 \$

L'amour n'est-il pas un sujet intarissable? Et ses détours, des occasions de rencontres et de départs souvent répétées, parfois heureuses, tantôt éprouvantes? Ces récits gravitent autour de ce cœur où s'agitent les passions humaines.

Par l'auteur de *Ada regardait vers elle part*.



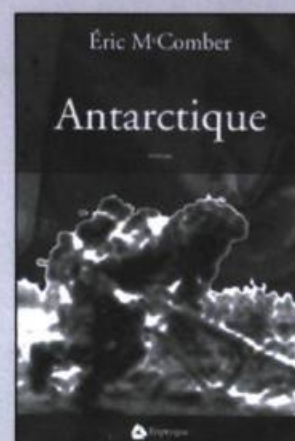
LUCIE JOUBERT  
**L'humour du sexe**  
**Le rire des filles**  
essai, 196 p., 19 \$

Pourquoi s'obstine-t-on à croire et à répéter que les femmes n'ont pas d'humour, qu'elles ne savent ni prendre les blagues ni en faire? S'il y a dans ce domaine beaucoup plus de questions que de réponses, le présent ouvrage se propose tout de même de cerner les enjeux spécifiques de la présence des femmes en humour.



CAMILLE BOUCHARD  
**Les petits soldats**  
roman, 412 p., 25 \$

Montagnes du Proche-Orient, brousse africaine, déserts et villages d'Éthiopie, Camille Bouchard ramène dans ses bagages des histoires bouleversantes. Alors que l'on croyait tout connaître des travers de ceux qui recherchent pouvoir et fortune, il nous surprend une fois de plus en décrivant le quotidien infernal des enfants soldats et les magouilles de ceux qui s'enrichissent aux dépens des victimes des grandes famines africaines.



ÉRIC M'COMBER  
**Antarctique**  
roman, 174 p., 18 \$

Dans le Québec profond des années quatre-vingt, un jeune musicien rock se joint à un groupe de vétérans pour une tournée des bars *top-forty*. Un demi-siècle plus tard, un vieillard prend les armes aux côtés des derniers résistants alors qu'un Québec indépendant est écrasé militairement. À n'en pas douter, un premier roman qui va faire du bruit.